



Sous la direction de
Grégory Quin & Anaïs Bohuon

1968 le sport fait sa révolution à Mexico

Éditions Glyphe

1968
ou l'histoire d'un tournant sportif
et politique, mais aussi médical
et institutionnel

Sylvain Dufraisse, Anaïs Bohuon et Grégory Quin

DANS L'IMAGINAIRE COLLECTIF, les jeux Olympiques de Mexico restent associés aux dynamiques sociales de contestation, comme s'ils constituaient un microcosme de l'année 1968 et des revendications qui l'ont traversé¹. Les poings levés et gantés de Tommie Smith et de John Carlos, comme le badge «Olympic project for Human rights» porté par Peter Norman, le deuxième, lors de la remise des médailles du 200 mètres en sont la manifestation la plus évidente. Durant cette cérémonie honorant leurs performances, les deux sprinteurs américains se servent de leur position et de l'écho médiatique possible pour revendiquer l'extension des droits pour les Noirs,

1. Dreyfus-Armand, Geneviève; Frank, Robert; Levy, Marie-Françoise; Zancarini-Fournel, Michèle (sous la direction), *Les Années 68. Le temps de la contestation*, Bruxelles, Complexe, 2000.

geste qui leur coûta leur carrière et qui fut interprété *a posteriori* comme une adhésion aux thèses des Black Panthers¹. Leur combat rejoignait alors ceux des athlètes africains, dont les victoires assuraient une visibilité accrue, dans leurs combats pour la décolonisation et contre l'apartheid². C'est aussi le silence de Vera Čáslavská, la gymnaste tchèque six fois médaillée à Mexico, pour protester contre l'invasion soviétique et la répression du Printemps de Prague qui marqua ces jeux Olympiques. C'est enfin la répression terriblement violente du meeting de Tlatelolco le soir du 2 octobre, soit dix jours avant le début des Jeux qui s'est inscrite dans la mémoire de cette manifestation. Loin de l'image apaisée que cherchent à mettre en avant les organisateurs par le biais de leur slogan « *Todo es posible en la paz* », suite à la répression sévère de bagarre entre lycéens, puis des manifestations étudiantes, la ville s'embrase. La réponse d'abord paternaliste du président Diaz Ordaz devient autoritaire et profondément violente le soir du 2 octobre quand le meeting de Tlatelolco se termine par une fusillade et le massacre de civils rassemblés³.

Cette gestion dramatique des manifestations a terni dès avant leur ouverture des Jeux qui se présentaient comme les premiers dans un pays du Tiers-Monde et dont les organisateurs avaient utilisé cet argument pour promouvoir leur candidature et leurs Jeux. Mexico l'avait emporté, après

-
1. Artières, Philippe, « Tommie Smith et John Carlos, le stade comme arène politique », dans Artières, Philippe, Zancarini-Fournel, Michèle (sous la direction), *68 : une histoire collective (1962-1981)*, Paris, La découverte, 2015.
 2. Bass, Amy, *Not the Triumph But the Struggle : The 1968 Olympics Games and the Making of the Black Athlete*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002.
 3. Rodriguez, Miguel, « Mexico 1968 : "Todo es posible en la paz" », *Outre-Terre* 2004, vol. 3, n° 8, p. 319-330; Lemperière-Roussin, Annick, « Le mouvement de 1968 au Mexique », *Vingtième Siècle*, n° 23, 1989, p. 71-82.

deux premières tentatives, face aux candidatures de Détroit et Lyon en octobre 1963. Pour le *Comité International Olympique* (CIO), il s'agissait par l'attribution de l'organisation de favoriser le développement du sport dans des périphéries jusqu'alors en retrait dans un pays, caractérisé par sa stabilité politique et par sa rapide industrialisation¹. Le président Adolfo Lopez Mateos avait été aussi remarqué par sa politique étrangère dynamique pour « promouvoir la paix entre les peuples et l'harmonie entre les nations » (discours à la nation de 1960), relativement indépendante de celle des autres états américains et marquée par une volonté de se rapprocher des pays non-alignés. Pour les organisateurs, les jeux Olympiques devaient permettre de modifier les représentations désagréables accolées au Mexique, de devenir une vitrine de la modernité et de mettre en avant la nation mexicaine². Cette visibilité était accentuée par la diffusion mondiale et en direct de l'événement pour la première fois³.

Ce livre n'a pas pour objectif de revenir sur ces faits déjà bien connus et établis. Il vise à mettre en lumière un autre aspect de ces jeux, consécutifs de l'organisation contestée de

-
1. Brewster, Keith (sous la direction), « Representing the Nation : Sport, control, contestation, and the Mexcian Olympics », *The International Journal of the History of Sport*, vol. 26, n° 6, 2009; Zolov, Eric, « Showcasing the "Land of Tomorrow" : Mexico and the 1968 Olympics », *The Americas*, vol. 61, n° 2, 2004, p. 159-188; Brewster, Claire, « Changing Impressions of Mexico for the 1968 Games », dans Brewster, Keith (sous la direction), *Reflections on Mexico '68*, Norwich, Wiley-Blackwell, 2010.
 2. Witherspoon, Kevin B., *Before the Eyes of the World : Mexico and the 1968 Olympic Games*, Dekalb, Illinois, Northern Illinois University Press, 2008; Elias Jimenez, Axel, *Modern Nation Building and Political Participation during the XIX Olympiad in Mexico City*, thèse de doctorat, King's College Londres, 2016.
 3. Nivón Ramírez, Raúl, *Medios masivos y comunicación de la XIX olimpiada de México, 1968*, thèse de doctorat, El Colegio de Mexico, 2016.

cette compétition dans cette ville située à plus de 2 200 mètres d'altitude, de la quête de l'optimisation de la performance et de l'institutionnalisation des contrôles antidopage et de féminité. Comment les jeux Olympiques de Mexico, du moment de leur obtention au moment de leur réalisation, ont-ils constitué une conjoncture dans laquelle s'intensifient la préparation scientifique et médicale et les investigations physiologiques ?

Il faut alors replacer ces Jeux dans la chronologie olympique. Depuis l'entrée des Soviétiques aux JO en 1952, les stades, comme les gymnases, sont devenus le cadre d'une compétition sportive plus affirmée. Il s'agit pour les deux superpuissances, États-Unis et URSS, de démontrer en actes leur domination sportive, et ainsi, la primauté de leur modèle. Cette concurrence accrue entre les deux grands, Union soviétique et États-Unis, et le rôle désormais majeur des confrontations sportives contribuent à rationaliser les méthodes de préparation et à renforcer la recherche scientifique, comme le contrôle médical. Alors que le nombre de médailles et leur couleur semblent déterminer l'image d'une nation, d'autres États, comme la France, le Japon, la Suisse ou les Républiques fédérale et démocratique d'Allemagne, se mobilisent pour transformer leurs modes de préparation, le soutien aux athlètes et l'investissement dans la recherche.¹

1. Sur le cas français, voir : Fleuriel, Sébastien, *Le sport de haut niveau en France, sociologie d'une catégorie de pensée*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2004 ; Clastres, Patrick, « La mobilisation sportive des Français dans les années 1960. Laver l'affront des jeux Olympiques de Rome », dans Barriolade, Denise ; Besse, Laurent ; Loustalot, Arnaud (sous la direction), *Maurice Herzog. Un septennat pour une politique Jeunesse et Sports, 27 septembre 1958 – 8 janvier 1966*, Paris, La Documentation française, 2013, p. 163-176. Plus largement au sujet de la guerre froide et de ses répercussions sur le sport international, on lira les différentes contributions dans l'ouvrage : Sbeti, Nicola ; Vonnard, Philippe ; Quin, Grégory (sous la direction), *Beyond Boycotts. Sport during Cold War in Europe*, Munich, De Gruyter, 2018.

Cette même concurrence et les doutes qu'elle suscite provoquent l'émergence dans le débat public d'interrogations sur le fair-play des athlètes et la validité des records¹. La presse en Europe occidentale, mais aussi en Union soviétique, comme d'autres agents (médecins du sport, religieux...) dénoncent les pratiques des jusqu'au-boutistes du sport, souvent de leurs adversaires, et se font les défenseurs d'une morale sportive². Il faut alors lutter contre les produits dopants et autres solutions pour forcer les conditions physiques³. Les institutions sportives, à l'échelle mondiale et nationale, décident de sonner la charge contre le dopage afin de garantir théoriquement un semblant d'équité, suscitant nombre de débats sur le sens et l'intérêt de ces tests⁴. Le 14 novembre 1960, dans une lettre circulaire, le président du CIO Avery Brundage indique qu'il faut tenir davantage compte du problème du dopage. Une sous-commission médicale antidopage est créée en mars 1962 au sein du CIO, dirigée par le Néozélandais Arthur Porritt. Cette sous-commission antidopage ne se réunit pas entre 1963 et 1966, mais elle tient tout de même compte de ses travaux dans les sessions du CIO⁵. En 1967, ses compétences sont

-
1. Brissoneau, Christophe, Le Noé, Olivier, « Construction d'un problème public autour du dopage et reconnaissance d'une spécialité médicale », *Sociologie du travail*, vol. 48, n° 4, 2006, p. 487-508.
 2. Viaud, Baptiste, *Panser les deux mondes. Médecines et sports, entre principes hippocratiques et performances*, thèse de doctorat, Université de Nantes, 2009.
 3. Andreev, Mihajl, « Kto ubil Simpson », *Pravda*, le 25 septembre 1967, n° 268, p. 6.
 4. Wilson, Wayne ; Derse, Edward (sous la direction), *Doping in Elite Sport, The Politics of Drugs in the Olympic Movement*, Champaign, Human Kinetics, 2001 ; Hunt, Thomas M., *Drug Games, The International Olympic Committee and the Politics of Doping, 1960-2008*, Austin, University of Texas Press, 2011.
 5. Présentation du fond de la commission médicale du CIO, disponible en ligne : <https://stillmed.olympic.org/media/Document%20Library/>

transférées à la commission médicale, chargée d'établir des règles contre le dopage et de définir les modalités d'un examen concernant le sexe des sportives. Ils aboutissent aux premiers tests antidopage lors des jeux Olympiques de Grenoble et de Mexico. Les médecins du sport ont alors un rôle clef dans la détermination de ces listes, dans la détermination des types de preuves utilisées pour justifier l'usage de produits dopants comme dans la mise en œuvre des tests.

Parallèlement à l'émergence des contrôles antidopage, la question du sexe des meilleures athlètes suscite également de nombreux débats. À l'instar de ce que l'on sait sur l'émergence de soupçons sur les performances – dopées ou non –, au cours des années 1960, des soupçons au sujet de la fraude sur le « sexe » convergent notamment autour de deux sœurs soviétiques : Tamara et Irina Press, respectivement championne olympique du lancer de poids (à Rome en 1960 et à Tokyo en 1964) et de disque (1964), et championne olympique du pentathlon à Tokyo. Quelques années plus tard, en 1968, Ingrid Bausenwein, médecin du sport en Allemagne de l'Ouest, avance que cinq records du monde en athlétisme sur onze sont détenus par des athlètes dont le sexe lui paraît sujet à caution.¹ À l'exception de quelques athlètes, les sportives incriminées sont en très grande majorité originaires des pays de l'Est. La liste des athlètes régulièrement stigmatisées dans la presse américaine est révélatrice

OlympicOrg/Olympic-Studies-Centre/List-of-Resources/Resources-available/Archives/EN-Medical-Commission.pdf [consulté le 31 août 2018]

1. Bausenwein, Ingrid, « Intersexualität und Frauenleistungssport », *Sportartz und Sportmedizin*, n° 19, 1968, p. 271, cité dans Wiederkehr, Stefan, « We shall never know the exact number of men who have competed in the Olympics posing as women: sport, gender verification and the Cold War », *The International Journal of the History of Sport*, vol. 26, n° 4, 2009, p. 565.

lorsqu'on l'analyse en fonction des pays pour lesquels elles concourent : à côté des sœurs Press et de l'athlète soviétique Alexandra Tchoudina, médaillée olympique en 1952 en javelot, mais aussi en hauteur et à la longueur, elle comprend également les athlètes soviétiques Maria Itkina et Tatiana Shchelkanova, multiples médaillées d'or aux championnats d'Europe, ou encore la Roumaine Iolanda Balas, médaillée olympique. Le contexte qui voit Américains et Soviétiques s'affronter sur les pistes d'athlétisme et dans les bassins olympiques sert de catalyseur à l'accession des femmes aux rencontres sportives internationales. Devant le recrutement important de femmes dans les équipes des pays de l'Est, les sportives de l'Ouest rejoignent les bataillons d'athlètes qui défendent les couleurs de leurs pays. Si pendant ces années d'antagonisme latent, le sport – notamment à travers les jeux Olympiques – sert d'abord de vitrine aux deux superpuissances de l'Est et de l'Ouest, la participation des femmes n'y a cependant pas la même valeur que celle des hommes.

Ces sportives entraînées à concourir au plus haut niveau dérangent par leur physique et par leurs performances qui alimentent des doutes quant à leur identité sexuée. En raison des innovations dans le domaine de l'entraînement et des sciences du sport, ainsi que de l'engagement beaucoup plus sérieux de la part des athlètes à s'entraîner à plein temps, le corps des athlètes [femmes] se transforme jusqu'à éventuellement remettre en question le modèle binaire des sexes. Aux yeux des téléspectateurs de plus en plus nombreux, les athlètes semblent plus musculeuses et plus fortes. L'apparition de ces femmes jugées trop « imposantes » porte directement atteinte aux croyances communes de longue date concernant le corps d'une femme. Les soupçons se portent ainsi majoritairement sur les sportives de l'Est, et la performance des athlètes soviétiques nourrit cette rivalité Est/Ouest très politisée.

En somme, la question du sexe des sportives de haut niveau devient, comme un reflet de la question du dopage, l'instrument d'un véritable affrontement politique dont l'objectif est de remettre en cause la puissance rivale en l'accusant de tricherie, argument d'autorité encore très actuel, qui va permettre aux « contrôles de sexe » de perdurer jusqu'à aujourd'hui. Son introduction, en même temps que les contrôles de dopage¹, est donc, avant tout, motivée par la supériorité des athlètes féminines du bloc communiste, qui impose une nouvelle norme de la féminité « sportive » et qui remet en question les « valeurs » du bloc adverse : sous la bannière de l'impérialisme américain.

Dans un contexte singulier, où la presse états-unienne stigmatise fortement les athlètes de l'Est, en les décrivant notamment comme très musclées, viriles et ultra-masculines², les Jeux de Mexico sont ainsi les premiers jeux d'été à instaurer des « contrôles de sexe » nommés ainsi dans les archives de la commission médicale du CIO dès 1967, désignés également parfois comme « tests de féminité » ou plus tard, dans les années 1990, sous l'appellation « contrôles de genre ». Si leur objectif affiché – débusquer d'éventuels hommes se faisant passer pour des femmes afin de remporter des médailles et mettre un terme aux soupçons émis au sujet du sexe de certaines sportives, a été maintenu, protocoles et méthodes ont subi des modifications à travers le temps, pour tenter d'obtenir une « preuve », irréfutable mais vaine,

1. Bohuon, Anaïs ; Rodriguez, Eva, 2016, « "Gender Verifications" vs. Anti-Doping Policies : Sexed Controls », dans Montanola, Sandy ; Olivesi, Aurélie (sous la direction), *Gender Testing in Sport : Ethics, Cases and Controversies*, Londres, Routledge, 2016.
2. Wiederkehr, Stefan, « We shall never know the exact number of men who have competed in the Olympics posing as women : sport, gender verification and the Cold War », *The International Journal of the History of Sport*, vol. 26, n° 4, 2009, p. 556-572.

d'appartenance claire à l'un des deux sexes et pouvoir donc entretenir le fonctionnement bicatégorisé des compétitions sportives¹.

De fait, dès les jeux Olympiques d'été de Mexico, ce test est obligatoire pour toutes les participantes. La confidentialité du résultat est en principe garantie puisque seul le chef et le médecin de chaque délégation nationale, tous deux tenus au secret professionnel, sont informés de l'éventuelle exclusion des athlètes qui échouent au test. Au final, les 844 concurrentes des jeux Olympiques de Mexico sont soumises au test du corpuscule de Barr, et celles qui le passent avec succès reçoivent un certificat de féminité valable à vie.²

Outre la question du dopage et la question du sexe des athlètes, la désignation de Mexico comme ville organisatrice accroît tout autant le rôle des physiologistes du sport et des médecins dans les préparations en raison de l'altitude à laquelle les épreuves vont devoir se dérouler. En effet, le rôle de l'altitude dans la performance et pour la santé des sportifs suscite de nombreuses réticences dans les années qui précèdent la tenue des jeux. Médecins et dirigeants y perçoivent un danger pour les athlètes. D'autres y voient des conditions qui rompent l'idéal d'équité entre les participants et favorisent les athlètes des hauts plateaux, Kenyans ou Éthiopiens³. Le CIO s'empare de ce sujet avec des organisations partenaires et lance une série de symposiums. Les Mexicains y contribuent en accueillant trois années durant

1. Bohuon, Anaïs, *Le test de féminité dans les compétitions sportives : une histoire classée X ?* Donnemarie-Dontilly, Editions iXe, 2012.
2. *Ibid.*
3. Kasperowski, Dick, « Constructing Altitude Training Standards for the 1968 Mexico Olympics : the Impact of Ideals of Equality and Uncertainty », *The International Journal of the History of Sport*, 2009, vol. 26, n° 6, p. 1263-1291.

des « Pré-olympiques » qui donnent l'occasion aux sportifs de s'entraîner dans les conditions d'altitude des JO et aux chercheurs de recueillir une batterie de données.

Cet effort se poursuit à l'échelle nationale. Pour optimiser les performances, plusieurs États construisent des centres d'entraînement en altitude en montagne dans lesquels les recherches sur l'acclimatation des corps sont possibles. En vue des jeux Olympiques de 1968, la faculté de climatologie et de météorologie de l'université d'État de Moscou a déterminé deux lieux en Union soviétique qui semblent avoir des conditions climatiques proches de la ville organisatrice : le district de Prževalska et de Cahkadzor, à quarante kilomètres d'Erevan. L'entraînement dans ces localités doit permettre aux corps des sportifs de s'adapter aux conditions de pression, de température et d'altitude. Une série d'expériences est alors réalisée pour observer les conséquences sur la coordination des mouvements et les conditions de travail de l'entraînement entre 1 500 mètres et 2 160 mètres d'altitude. Un camp d'entraînement y est finalement aménagé pour que les Soviétiques puissent s'entraîner dans des conditions optimales. De telles bases sont construites en France avec le *Centre National d'Entraînement en Altitude* de Font-Romeu en 1967 et à Saint-Moritz en Suisse. L'équipe américaine s'entraîne, quant à elle, à Flagstaff dans l'Arizona. Vers ces centres convergent les sportifs des États qui ne disposent pas de telles infrastructures, européens, comme la RFA étudiée par Stefan Scholl dans cet ouvrage, ou issus des pays africains nouvellement indépendants.

Les contributions réunies dans ce volume rassemblent des chercheurs de différents horizons, et cherchent à mettre en avant, en s'appuyant sur une analyse comparée, comment les jeux Olympiques de Mexico ont constitué une conjoncture favorable à l'essor des recherches en physiologie, à l'immixtion dans le sport d'élite de la médecine sportive

sous deux aspects : la surveillance et le contrôle d'une part, qu'ils soient celui des équipes ou qu'ils soient mobilisés par des institutions, la définition de normes et de procédures d'autre part qui renforcent le rôle de l'œil des médecins et des physiologistes dans les institutions sportives.

Dans un premier chapitre, Axel Elias revient ainsi longuement sur les conditions dans lesquelles vont être organisées les « Pré-Olympiques » au Mexique et comment, au-delà des critiques sur l'altitude des compétitions, le Mexique va se servir de cet événement pour dynamiser son image sur la scène internationale. Dans les chapitres suivants, Barbara Hug et Grégory Quin, cherchent respectivement à analyser, autour de l'exemple de la Suisse, l'institutionnalisation d'un système sportif, dans un contexte singulier qui voit l'État fédéral amorcer son engagement dans la sphère sportive, suite notamment à l'échec des jeux Olympiques d'Innsbruck et alors que de nombreux médecins suisses exercent une influence majeure sur la scène internationale. Dans les chapitres 4 et 5, respectivement, Marcel Reinold et Stefan Scholl se focalisent sur le cas allemand et scrutent les spécificités de l'émergence d'une lutte antidopage à la fin des années 1960 et la manière dont les institutions sportives allemandes vont faire face au défi nouveau de la haute performance en altitude.